

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 26

Artikel: Coumeint on pâyè on n'écot
Autor: C.T.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196966>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les longs nez ont du bon quelquefois...

Avoir le nez long et l'intelligence courte, ce n'est pas un grand avantage; mais avoir le nez long et l'intelligence étendue, c'est incontestablement un grand avantage pour celui qui sait en tirer parti. Le célèbre compositeur Mozart l'a prouvé d'une manière irrévocable.

Les souvenirs d'un musicien racontent une jolie anecdote qui met en évidence cette vérité. Mozart et Haydn, tous les deux résidant à Vienne, se trouvaient un jour réunis, à la même table; ils avaient été invités par le comte Esterhazy, qui se faisait une gloire de passer pour un protecteur des beaux-arts. Mozart, un joyeux compagnon, qui aimait beaucoup le champagne et qui ne dédaignait pas non plus le Madère, dit tout à coup à Haydn: « Je parie six bouteilles de champagne de composer à l'instant même un morceau de musique que vous, le grand pianiste, ne serez pas capable de jouer à première vue. »

« J'accepte le pari, » répondit Haydn en souriant. Aussitôt Mozart prit une feuille de papier et un crayon et y jeta rapidement quelques notes de musique. Ensuite il la présenta à Haydn et lui dit: « Jouez ! »

Haydn jeta un coup d'œil sur le papier, et surpris de la facilité du prélude, il s'écria en se mettant au piano: « Mozart a de l'argent de trop, il veut à toute force payer du champagne ! » Mais après avoir joué le prélude, l'artiste célèbre s'arrêta tout à coup et s'écria: « Comment voulez-vous que j'exécute quelque chose de matériellement impossible ? Mes deux mains sont renvoyées aux deux extrémités du clavier, et en même temps la composition me prescrit de jouer une note du milieu ! »

« Cela vous embarrasse ? fit Mozart en souriant, eh bien ! regardez ! Voilà comment on s'y prend : » Et en disant cela, Mozart prend la place de Haydn, joue le prélude, et arrivé au passage critique, il exécute la note prescrite en se servant du bout de son nez. Le comte Esterhazy et toutes les personnes présentes à cette scène comique partent d'un grand éclat de rire, et, pour consoler Haydn désappointé, le comte lui-même prit le pari, en faisant servir immédiatement une douzaine de bouteilles remplies du jus divin, objet des convoitises du célèbre Mozart.

Verte réprimande.

Les Ecossais, paraît-il, s'adonnent facilement à l'ivrognerie, et cet état de choses était bien plus déplorable encore il y a trente ou quarante ans, témoin les sociétés de tempérance que les philanthropes s'efforcèrent d'organiser dans ce pays. La religion s'en mêla, le culte de l'eau claire fut décrété, les femmes se mirent de la partie, et l'opinion, plus forte que les lois, opprima bientôt la liberté.

« Mes frères, disait un jour un ministre à ses paroissiens, vos excès ne sont plus tolérables. Habituez-vous, quelque chose que vous fassiez, à le faire avec modération, et surtout soyez sobres de liqueurs fortes. »

« En vous levant, vous pouvez prendre un petit verre pour vous fortifier l'estomac, un autre avant le déjeuner, et, à la rigueur, un après; mais ne soyez pas constamment à boire. »

« Si vous sortez, le matin, vous pouvez prendre un petit verre à cause du brouillard; peut-être un autre avant le dîner, ce qui n'a rien de condamnable en soi; mais qu'on ne vous voie pas constamment la bouteille à la main. »

« Personne ne trouvera mauvais que vous preniez un petit verre au dessert, un autre quand on desservira la table, à la santé de vos amis. Tout cela est raisonnable! il en est même qui, pour se tenir éveillé dans l'après-midi et se donner du cœur au travail, ont besoin d'un verre ou de deux; mais ce qui est

honteux, c'est de se vautrer dans la boisson.

« Quand la journée est finie, c'est différent: on peut se délasser, prendre un verre avant le souper, un verre ensuite. Après le thé, un verre n'est certes pas de trop. »

« Enfin, comme on ne peut pas se défaire tout à coup d'une longue habitude, j'admettrai, si vous le voulez, un verre avant le coucher, et la nuit, si l'on se réveille, un verre ou deux, pour se rendormir; mais, du moins, mes chers frères, tenez-vous-en là, autrement vous franchiriez les bornes de la modération. »

Coumeint on payé on n'écot.

Quand on va pè lo cabaret dâi Trai-bocans àobin pè la pinta à Dsozon, on vâi clioulâ contre lè mourets dâi pancartès io y'a on pào que tsanté aguelli su on bossèt et drâi dezo lo l'égrefasse, l'âi à marquâ ein grossès lettrès :

Quand le coq chantera,
Crédit on fera.

Et dè bio savâi que nion n'òut jamé tsanta cé pào; et tsi Dsozon, l'âi a: « Aujourd'hui point de crédit, demain: oui! » que ma fai cein est dâi totès bouonès receptès po lè pintiers que voliont sè depouensè dè cliâo soiffeu que vignont baire à crédit, kâ alla lài quand vo voudrà, se Dsozon vo montrè sa pancarta, po lo crédit, l'est adè *déman* et pas méche d'avâi pi on verro dè mame sein la mounia.

Cliâo pancartès sont don fêtès espret po cliâo z'espècès d'estaffiès qu'ont soveint lâo porta mounia garni dè tâilles d'aragnès et qu'ont tot parâi adè on gran dè sau que fusè pè la dierdietta; adon, coumeint cliâo lulus ne sè tsailont pas d'allâ sè dessâiti àobin àobin à la cassa, vont tot dè mimo s'einfattâ pè la pinta et demandont, sai dè la goutte, sai on demi-litro, mâ les chameaux ne diont pas d'avance, quand on lâo z'apportè lo liquido, que l'ont lo bosson vouais; sè dépatont vito dè baïre et quand tot est reduit, font àobin pè: « Té payéri cein *déman*, » àobin oquèi dinse et la maité dâo teimps ne remetont pas lè pi tsi cé io l'ont bu dinse à pouffe. Et vont reféré cé commerce lo leindéman dein on n'aura pinta et ne botont pas tant que y'aussè on carbatier que lè remettè à l'oodre.

Pu y'ein a assebin dè cliâo que font état d'avâi àobilliâ lâo porta-mounia, quand s'agit dè payi et dâi z'altro que sè veillont quand lo carbatier dècheint à la cava po queri 'na botollie et dècampont à la couâitè sein tambou ni trompette et quand lo carbatier revint l'ozé est dza allâ dein on autre pinta recoumeinci cé manédo. Mâ, quand l'est bon l'est prâo et à la fin, lè carbatiers cognâissent prâo cliâo lulus.

Trégnolon ètâi on gaillâ dè cliâo sorta et l'avâi on toupet dâo dianstre po allâ baïrè dinse sein lo sou.

L'avâi dza einbéguinâ dou traï iadzo lo novè pintier dè la maison dè Coumouna et l'âi devessai on part dè francs dè liquido. On iadzo que l'âi ètâi retornâ baïre, lo pintière que sè démaufiâvè dè li, lo laissè tot parâi fini son demi-litro, mâ lo surveillivè po pas que pouessè felâ ein catson, et quand Trégnolon eut reduit lo demi-litro, lo carbatier l'âi fe :

— Ora, payi-mè !

— Oh ! n'é rein avoué mè, vo payéré cein *déman*, l'âi detse Trégnolon.

— Ah ! l'est dinsé ! fa l'altro, et bin teni ! adon lo pintière l'âi raminé on part dè motchès que lo pourro coo sè dépatè dè s'einsauvâ dâo cabaret ein bordeneint.

Cauquies dzo après, m'einlévino se mon gaillâ ne retornè pas à la pinta dè Coumouna et quand lo carbatier lo ve eintrâ, l'âi dese :

— Vegni-vo baïre on demi-litro, coumeint l'altro dzo ?

— Na, vigno po lo vo payi; et dierro cein cotè-te ?

— Vo sèdès prâo: quaranta centimes !

— Oi, mâ cein m'a cotâ assebin on part dè motchès. Et bin, vouaiquielè quaranta centimes po lo demi-litro et quand âi motchès, lè vouaiquie assebin. Et Trégnolon, ein dessein cein administrè àobin pè lo pintière on part dè pèta su lè djoutès, que lo sang l'âi picilliè pè lo naz, et quand sè fut remet on bocon, l'altro ètâi dza via, kâ sè peinsavè que n'y'avâi pas fauna qu'on l'âi reindè su sa mounia. C. T.

Une main.

Après avoir passé deux jours dans la ville du Havre, je revenais paisiblement à Paris. Les maisons de Françoise-Ville, mêlées aux mâts des navires, ont déjà disparu. De même à son tour disparaît ce beau clocher d'Harfleur,

... Debout pour nous apprendre
Que l'Anglais l'a bâti, mais n'a pu le défendre,

ainsi que l'a si historiquement et si richement rimé l'auteur de la *Parisienne*, cette *Marseillaise* bourgeoise, Casimir Delavigne, enfin. Bolbec est dépassé. Le train arrive à la station d'Yvetot, où il s'arrête un instant.

Debout à la portière, je considérais avec un certain attendrissement le royaume de ce bon petit monarque à bonnet de coton, qu'en imagination je voyais parcourir les prés sur la pacifique monture... lorsque je fus interpellé soudain par une voix bien connue, et rejoint par un ami. Ce dernier — permettez-moi de vous le présenter sous le nom de Gaston — revenait d'une campagne artistique en Normandie. Il convient de dire que mon ami est peintre de vocation, blond de cheveux et fantasque de caractère... comme vous l'allez voir du reste.

Après nous être mutuellement mis au courant de ce qui pouvait nous intéresser, la conversation, interrompue par le tunnel qui passe sous le cimetière St-Gervais, puis par l'arrêt à la gare de Rouen, la vieille capitale de Rollon, la conversation, dis-je, finit par languir... et s'éteindre. Bien longtemps, chacun étant absorbé par ses rêveries, nous restâmes ainsi silencieux. Le train roulait toujours. Pourtant, étonné moi-même d'un silence aussi prolongé, je finis par secouer ma torpeur et j'interpellai mon ami :

— Gaston ! à quoi songes-tu donc ? que regardes-tu ainsi ?

En effet, mon ami offrait un singulier aspect : il examinait devant lui, avec une attention dévorante, un objet qui, d'après la direction de ses regards, devait se trouver à peu près au-dessus de ma tête. J'oubliais de vous dire que nous étions en troisième classe, dans un wagon dont les compartiments n'étaient séparés les uns des autres que par une cloison haute d'environ quatre à cinq pieds, c'est-à-dire s'élevant à mi-hauteur du wagon, ou quelque chose de plus. N'obtenant aucune réponse de Gaston, je me retournai tout en levant la tête, et j'aperçus... une main ! une simple main ouverte et détendue, probablement celle d'une personne endormie dans le compartiment voisin !...

J'allais tirer de sa rêverie mon ami, lorsqu'il s'agit, et, comme si mes paroles eussent mis ce temps à pénétrer l'épaisseur de sa contemplation et à se formuler avec leur sens précis, il me répondit, en se penchant mystérieusement vers moi :

— Ce que je regarde ?... Mais c'est cette main divine ! A quoi je songe ?... Mais c'est à en devenir éperdument amoureux !... et c'est ce que je suis en train de faire.

A ces mots bizarres, je fis un haut-le-corps — pour la forme, car, au fond, rien ne m'étonne — et je dis à Gaston :

— Amoureux !... Es-tu fou ?... Pardonne le pléonasme !... ajoutai-je vivement.

— Oui, mon ami, reprit Gaston d'une voix étouffée à dessein : cette main ne peut appartenir qu'à cette créature idéale que je cherche en vain depuis l'âge d'amour : ce doit être la main d'une jeune fille brune, au teint mat, aux yeux voluptueux...

— Et tu vas t'en assurer ?... dis-je en souriant et en faisant mine de me lever.

— Non ! jamais ! riposta mon étrange ami, en retenant mon élan commencé. Je veux seulement admirer de plus près (et il vint prendre place à mes côtés), d'autant plus que la nuit va bientôt venir. Je te défends de me parler d'elle, si tu l'as vue...

Gaston était parfaitement sérieux. Il fixait ses re-